

EUGÉNIE ET MAURICE DE GUÉRIN

(SUITE)

Ce fut aux premiers jours du mois d'août 1821 que le jeune séminariste revit le Cayla ; il l'avait quitté depuis deux ans. Sa joie fut si profonde qu'elle se traduisit en larmes abondantes. Qu'elle fête que ce retour pour son père, son frère et ses sœurs ! Alors recommença pour Maurice et Eugénie cette vie à deux qui leur était si chère : ils priaient, ils lisaient, ils écrivaient, ils respiraient pour ainsi dire ensemble. C'était le temps des vendanges, ils aimaient à voir cueillir les raisins, à se promener dans la campagne, à s'asseoir au bord des ruisseaux. Chaque jour, de bon matin, ils se rendaient à l'église ; Maurice servait la messe et communiait souvent à côté de sa sœur. Il exprimait ouvertement le dessein d'entrer dans l'Eglise ; la perspective de vivre un jour près de Maurice, dans un modeste presbytère, faisait la plus douce espérance d'Eugénie. Mais M. de Guérin, qui désirait ouvrir une plus large carrière à l'intelligence de son fils, ne le fit point rentrer au séminaire de Toulouse ; il l'envoya continuer ses études à Paris, au collège Stanislas, l'un des foyers les plus purs de science, à cette époque. " Envoyé à Paris, dit plus tard Maurice, un plus vaste champ s'offrit à mon intelligence ; à mesure que je fis des progrès dans le monde intellectuel, je sentis croître mes tourments, parce que ma réflexion prit une nouvelle activité. " Maurice

passa cinq années au collège sans retourner au Cayla et les brillants succès et les flatteuses affections qu'il y mérita ne suffisaient pas à consoler sa sœur de son absence. Enfin il revint et dès lors recommença, mais, hélas ! pour bien peu de temps, cette vie à deux que le frère et la sœur semblaient se promettre éternelle. Pour employer un joli mot de la jeune fille : " lui et elle, c'étaient les deux yeux d'un même front. " Seulement, dit-elle encore, " quand il revint à la fin de ses classes, je le trouvai tout empreint de tristesse. Rien ne lui plaisait que les promenades qu'il remplissait d'épanchements de cœur et d'observations sur la nature. "

Ce fut durant ce séjour de Maurice qu'arriva la terrible aventure du coup de fusil dont la sœur bien-aimée faillit être victime. Encore sous les impressions de sa douleur, le jeune homme écrit à sa sœur : " O ma sœur, que je te suis donc fatal ! ce n'est pas assez de faire si souvent couler tes larmes, j'ai manqué te donner la mort, j'ai manqué t'immoler dans ces bois comme la colombe. Maudit chasseur ! Maudite soit l'arme perfide et meurtrière ! je l'ai jetée pour jamais loin de moi. Jamais la main de ton frère ne touchera un fusil. Comment le plomb mortel est-il parti ? Et comment n'a-t-il fait que déchirer ta robe sans l'atteindre ? Dieu t'a préservée. Sans ce prodige, il y aurait eu